

Construire dans un environnement incertain

La qualité politique des matériaux de construction en contexte colonial et postcolonial au Vanuatu

Mots clefs:
catastrophe, cyclone, Vanuatu,
matériaux de construction,
politiques de construction
coloniales et postcoloniales.

Maëlle Calandra
et Marie Durand



Au Vanuatu (Pacifique sud), depuis la fin du ^{xix}^e siècle, les habitants construisent des infrastructures associées à leur vie quotidienne: maisons, églises, chemins, etc., avec des matériaux locaux tirés de l'environnement immédiat et/ou importés, tels que ciment, tôle ondulée, etc. Les matériaux employés reflètent à la fois des savoirs associés aux territoires insulaires et aux statuts sociaux. Ils sont aussi liés aux transformations spatiotemporelles engendrées par les situations coloniales et postcoloniales. À travers une analyse de l'utilisation des matériaux dans les pratiques de (re)construction, cet article explore les transformations et les enjeux politiques liés aux bâtiments. Deux cas sont étudiés: le premier est relatif à la construction d'églises en contexte chrétien, ayant bouleversé l'organisation de l'espace ainsi que la compréhension locale des présences spirituelles et des relations à la terre; le second porte sur les politiques de (re)construction coloniales et postcoloniales intégrant les risques environnementaux (notamment cycloniques), qui produisent de nouveaux déplacements, au propre comme au figuré, dans les liens au territoire.

1. Pour des études contemporaines concernant les dimensions politiques des matériaux de construction et des infrastructures, voir par exemple: Archambault (2018); Harvey et Knox (2015); Choplin (2020).

Indépendant depuis 1980, le Vanuatu est le plus récent des États du Pacifique sud. D'une superficie de 12 189 km², cet archipel s'étend du nord au sud sur 900 km où s'égrènent en forme d'Y 83 îles habitées par près de 300 000 personnes (VNSO 2021). Si ce pays a la particularité de concentrer l'une des plus grandes diversités linguistiques au monde, avec 138 langues locales parlées (François *et al.* 2015), il est aussi connu pour être le plus exposé aux catastrophes dites « naturelles » (Bündnis Entwicklung Hilft 2021: 7). Les cyclones, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les raz-de-marée, les glissements de terrain, les sécheresses ou encore les inondations y sont réguliers et se cumulent parfois. En 2018, le pays a par exemple été frappé par Harold, un cyclone de catégorie 5/5, soit le rang le plus élevé sur l'échelle de Saffir-Simpson, lequel a causé de nombreuses destructions sur les îles de Pentecôte, de Santo et de Malo (Nord). La même année, les îles d'Ambrym et d'Ambae (Centre-Nord) connaissaient des éruptions volcaniques majeures engendrant des déplacements forcés de leurs habitants vers d'autres parties du pays (Fig. 1). Toutefois, aussi dévastateurs que puissent se révéler ces événements, les ni-Vanuatu ont appris à vivre avec (Calandra 2020). Ils cohabitent avec un environnement incertain, animé et traversé par des présences non humaines multiples – parmi lesquelles ces événements destructeurs – en développant des savoir-faire spécifiques, notamment en matière d'architecture. Ces pratiques constructives du territoire se sont considérablement transformées *via* les politiques coloniales et postcoloniales mises en place à travers l'archipel. Les maisons agrègent les changements et les continuités dans la manière d'habiter les espaces, aboutissant à des agencements complexes d'éléments sociaux, spatiaux, économiques, politiques, et environnementaux reconfigurés au fil du temps. Comprendre les cohabitations contemporaines avec les catastrophes « naturelles » suppose donc d'interroger les constructions du passé colonial du Vanuatu et leur lien à l'environnement.

Entre 1906 et 1980, l'archipel, alors nommé « Nouvelles-Hébrides », était un condominium franco-britannique, gouverné par deux commissaires-résidents responsables de leurs ressortissants respectifs. La nature duale de cet attelage impérial original a souvent rendu complexes les prises de décision conjointes et produit des situations coloniales hétérogènes. L'attention de l'administration coloniale se portait surtout vers le centre administratif de Port-Vila, sur l'île d'Efate, et les principaux lieux de vie des Européens dans les autres îles (plantations, stations commerciales ou stations missionnaires). En revanche, cette attention a concerné plus indirectement l'intérieur des îles montagneuses et les régions moins habitées par les colons. Dans les espaces de cohabitation constitués par les centres de colonisation, les nombreuses situations inégalitaires et violentes n'ont pas empêché, ponctuellement, la formation d'attachements communs aux lieux et le partage des temporalités et des vulnérabilités de la vie quotidienne. Les expériences de la construction chrétienne des territoires (Miller 1985) et les catastrophes « naturelles » en font partie, même si l'étude des archives signale les limites de ces partages. Questionner la production des infrastructures bâties et la prise en compte de l'environnement en contexte colonial nous interpelle sur ce que construire (re)produit comme espaces hiérarchisés et rapports de domination, d'inégalité ou de résistance entre les différents acteurs en présence. Pour interroger ces « lieux » (au sens d'espaces habités) et ces cohabitations entre colons et ni-Vanuatu, humains et non-humains sur un même territoire, il s'avère alors utile de considérer les matériaux de construction eux-mêmes, d'explorer aussi bien leurs « qualités » (Ingold 2013) que les logiques techniques et temporelles dans lesquelles ils sont pris¹.

Depuis 1967, les matériaux de construction figurent dans les recensements nationaux, les autorités locales les envisageant comme des indicateurs



Fig. 1

Fondations d'une maison rasée par le cyclone Pam à Teouma, île d'Efate, 2016. Photographie Marie Durand.

pertinents pour décrire la situation sociale et économique de l'archipel. Chaque nouvel opus du *Population and Housing Census*² semble même chercher à affiner le grain de la description matérielle des habitations (*dwellings*). Dans ce pays majoritairement rural, les matériaux employés par les familles dans la construction de leurs maisons (tels que le bois, des végétaux divers, du ciment ou de la tôle ondulée) constituent des données concrètes et quantifiables utiles aux institutions nationales et internationales pour informer les politiques et les programmes « ayant pour objectif un développement socioéconomique et environnemental soutenable » (VNSO 2021 : i, notre traduction). Ces données servent aussi à évaluer les mesures adoptées et sont envisagées comme les « témoins » des transformations des modes de vie à travers le pays. À titre d'exemple, le recensement de l'année 2020 établissait que les sols en béton des habitations (en ciment ou en brique) concernaient 68,2 % des foyers, et que les murs étaient pour 32,1 % d'entre eux faits de « matériaux traditionnels (*bush*)³ », pour 20,6 % de « métal » (tôle) et pour 34,4 % de béton, de ciment ou de brique. Les toits des habitations principales étaient à 54,7 % constitués de métal, contre 39,8 % avec des « matériaux traditionnels » (*Ibid.* : 308-312).

Ces catégories utilisées pour la description matérielle des logements relèvent de « conventions d'équivalences » (Desrosières 1993) qui demanderaient à être précisées. Cependant, cette mise en exergue des matériaux de construction en tant qu'indicateurs clés de la mesure des transformations sociétales est révélatrice du rôle singulier qu'on leur attribue dans un pays où la mesure du capital économique des maisonnées échoue largement à rendre compte du degré de leur autonomie et de leurs capacités

d'action. Le propos consiste donc ici à suivre cette « trace » de l'utilisation et de la qualité « politique » des matériaux et des constructions dans le temps long, à en proposer quelques jalons « généalogiques » (Foucault 1977), ainsi que des éléments pour historiciser les modalités actuelles de cohabitations avec les catastrophes « naturelles ». Se fondant sur nos enquêtes anthropologiques au Vanuatu et sur l'étude de fonds d'archives⁴, l'analyse fera apparaître la profondeur temporelle et les reconfigurations historiques d'une compréhension du bâti qui intègre les éléments environnementaux comme composants des constructions, au même titre que les individus et les collectifs qui les habitent. Elle révélera, dans le même temps, certains des réseaux sociotechniques, voire technoscientifiques⁵, dans lesquels s'insèrent les infrastructures bâties.

Deux cas particuliers seront examinés : le premier porte sur le contexte chrétien de la construction d'églises au nord du Vanuatu, à la fin du XIX^e siècle, ayant amené d'importants changements sociaux et spatiaux, transformant les dynamiques relationnelles de l'habiter. Le second se concentre sur la façon dont les politiques coloniales de (re)construction au XX^e siècle ont intégré les risques environnementaux (notamment cycloniques), permettant l'émergence de nouvelles normes et de nouveaux liens aux territoires. Néanmoins, livrons d'abord quelques éléments de contextualisation sur les compréhensions locales des « lieux ».

CONSTRUIRE AU VANUATU : PRODUIRE DES LIEUX

De nombreuses recherches en sciences humaines et sociales sont menées dans le pays sur la relation spécifique des ni-Vanuatu à leurs terres. Le concept

2. Depuis 1967, ces recensements nationaux sont effectués tous les dix ans.

3. Les « matériaux traditionnels » correspondent à des éléments prélevés directement en forêt, comme le bois d'œuvre et les cordes fibreuses, ou à des plantes prélevées en forêt ou cultivées par les habitants pour la construction : sagoutiers (*Metroxylon warburgii*), cocotiers (*Cocos nucifera* L.), cannes sauvages (*Miscanthus sinensis*) ou bambous (*Bambusa* spp.).

4. Les archives utilisées sont issues de fonds reflétant la double inscription coloniale de l'archipel et doivent être analysées avec les limites inhérentes à celles-ci : les Archives nationales d'outre-mer (Anom), à Aix-en-Provence, conservent des documents issus du ministère des Colonies, de la Résidence de France aux Nouvelles-Hébrides, et le fonds privé de la Société française des Nouvelles-Hébrides (SFNH). Elles donnent essentiellement accès à la vision française des politiques coloniales et des événements du pays ; les archives des missionnaires anglicans sont disponibles sur le site anglicanhistory.org et formulent de même une perspective britannique et confessionnelle spécifique. Ces fonds ne représentent donc pas la totalité des archives disponibles sur le pays.

5. Tandis que l'analyse sociotechnique cherche à décrire l'ensemble des acteurs et des forces qui entrent en jeu dans la fabrication d'objets techniques (Akrich 1991), le terme « techno-

(Suite des notes p. 71)



Maison du Coprah-Maker à Epi
FACIO
(August 1889)

Fig. 2

La maison du coprah-maker Georges Facio, île d'Epi, 1889. Photographie James Peace, collection Philippe François © musée du quai Branly-Jacques Chirac.

de *ples* en bislama (la langue nationale et véhiculaire) a été en particulier mis en valeur (Bolton 1999a; Taylor 2008; Hess 2009). Il apparaît comme un concept polysémique qui, dans son acception contemporaine, désigne à la fois une zone géographique délimitée et les réseaux sociaux localisés qui y lient les êtres humains entre eux ainsi qu'à des entités non humaines. Les relations aux *ples* doivent être entretenues et démontrées dans la durée par des pratiques concrètes, obligeant les personnes et les collectifs à une présence active sur le territoire (Bolton 2011). Les infrastructures bâties sont un exemple de ces pratiques, permettant de signifier physiquement les relations personnelles à l'espace en marquant visuellement les terrains, voire en employant des matériaux qui en sont issus. Elles matérialisent également les relations sociales engagées dans le processus de construction et les connaissances techniques de leurs constructeurs (Rodman 1985; Durand 2016). La durabilité des bâtiments, déterminée entre autres par le choix des matériaux, est donc importante en ce qu'elle supporte les relations changeantes des personnes aux *ples*. Les constructions matérialisent leurs liens avec les histoires passées, présentes et futures des lieux. Elles affirment les liens avec les ancêtres qui ont construit là avant et avec les communautés des vivants qui y habitent aujourd'hui. Enfin, dans le centre-nord du Vanuatu, le concept de *ples* correspond à des ensembles dynamiques de connaissances : les caractéristiques environnementales du lieu, son nom, celui des ancêtres qui y ont vécu, du ou des autres lieux d'où ils venaient et à quel moment ils ont migré. Il se rapporte aussi à un système de savoir-faire techniques localisés, dont ceux liés aux constructions (Bolton 2011; Durand 2019). Les savoir-faire techniques sont donc étroitement associés aux lieux, aux appartenances sociales, mais aussi aux statuts des personnes, comme nous le verrons dans le premier cas d'étude.

Le terme de *ples*, issu de l'anglais « place », doit aussi être replacé dans l'histoire des transformations coloniales et postcoloniales des relations à la terre dans l'archipel (Van Trease 1987; Jolly 1993). Son utilisation contemporaine dénote la spécificité d'une relation autochtone au territoire construite au cours d'une histoire longue de spoliations, de résistances et d'échanges. Il s'agit donc d'une notion « trace » (Ginzburg 1989) qui condense ces histoires et offre un indice de l'ancienneté comme de la contemporanéité d'une conception des lieux en tant qu'espaces animés par des présences humaines et non humaines. Elle en indique aussi les enjeux profondément politiques. Dans une acception postcoloniale, *ples* évoque ainsi les manières très matérielles d'affirmer les relations entre les personnes et les lieux dans l'ensemble de l'archipel.

Aux ^{xix}e et ^{xx}e siècles, le paradigme « matériel » du territoire n'est pas l'apanage des habitants ni-Vanuatu de l'archipel. Dans la seconde moitié du ^{xix}e siècle, en effet, les missionnaires chrétiens (essentiellement presbytériens, catholiques et anglicans) commencèrent à affirmer leurs influences respectives sur les îles et les habitants⁶. Dans leurs récits, les constructions d'écoles, d'églises, de maisons de

catéchistes ou de convertis sont autant de témoignages du développement positif des différentes confessions. Les bâtiments ont joué un rôle similaire pour les colons qui se sont établis dans le dernier quart du ^{xix}e siècle, en tant que planteurs ou commerçants (Fig. 2). Dans la dernière décennie du ^{xix}e siècle, côté français, ces installations furent encouragées par l'État afin de renforcer la présence coloniale nationale dans l'archipel face à l'influence britannique. Elles étaient gérées localement par l'intermédiaire d'une société commerciale : la Société française des Nouvelles-Hébrides (SFNH), qui offrait aux colons des terrains contre l'obligation de les faire fructifier suivant un calendrier donné (Riou 2010). Derrière les « progrès » de l'implantation, dont les bâtiments étaient, pour la compagnie commerciale, la preuve matérielle, transparaissent également les difficultés des colons aux prises avec la nature très souvent destructrice. Pour autant, les guides officiels à destination des colons préféraient souligner la fertilité et la richesse des sols plutôt que son exposition aux aléas naturels. S'ils mentionnaient les cyclones, c'était un « de ces à-coups de la nature auxquels doivent partout s'attendre les cultivateurs » (Union coloniale française 1897 : 13). Toutefois, il était conseillé, dès l'arrivée sur la concession de terrain obtenue auprès de la SFNH, de construire un abri provisoire ; et pendant les travaux, « les émigrants viendront coucher [...] à bord du bateau de la Société, de façon à ne pas être exposés immédiatement aux intempéries ». La maison définitive devait « répondre à certaines conditions [...] : emplacement sur une hauteur, près de la côte et à proximité d'un cours d'eau, bien débrousser les alentours, séparer l'intérieur du sol par une forte couche de béton cimenté ou mieux, en bâtitant sur pilotis. [...] Les colons auraient avantage à faire venir de Sydney, ou mieux de la scierie [de l'île] d'Aneityum une charpente toute faite avec plancher et plafond [...]. Coffrage de la maison en planches ou mieux en clayonnage et mortier. Toiture en chaume, la toiture en tôle très chaude n'ayant d'avantage que si le colon est trop éloigné d'un cours d'eau⁷ » (Union coloniale française 1897 : 14).

Pour ces colons, produire un lieu habitable revenait donc à marquer le territoire en utilisant des techniques et des matériaux majoritairement importés depuis l'Europe ou l'Australie (Fig. 3 et 4). On pouvait également directement commander en kit certains bâtiments, tels les hangars ou des logements préfabriqués en bois, voire en métal pour d'autres, plus petits, appelés « cases » et destinés aux plantations. Ils étaient choisis sur des catalogues établis par des sociétés basées en Australie et en métropole⁸. Le commanditaire avait le choix entre différents standards produits en séries et se faisait ensuite expédier sa commande par bateaux⁹. Une fois arrivés sur place, après de nombreux mois d'attente, les kits étaient assemblés grâce à la main-d'œuvre locale sous les ordres de conducteurs de travaux (souvent les colons eux-mêmes). Les constructions en kit présentaient l'avantage d'arriver en une seule fois et limitaient le risque de devoir encore patienter plusieurs mois avant de recevoir les matériaux nécessaires à la finalisation de la construction

scientifique» est employé ici dans un sens plus étroit. Il permet de désigner les productions et les dispositifs techniques qui reposent sur des connaissances issues de mondes professionnels « scientifiques », se rapportant à la fois à des réseaux situés et à des perspectives et pratiques aujourd'hui globalisées.

6. Les missionnaires presbytériens s'installèrent à partir de 1839 dans le sud de l'archipel, tandis que les anglicans de la Melanesian Mission commencèrent à sillonner ses eaux seulement en 1849. Les maristes tentèrent une première installation sur l'île d'Aneityum en 1848 avant d'étendre leurs actions plus au nord.

7. La tôle permettait dans ce cas de récupérer l'eau de pluie.

8. Anom/RNH 187: Rapport Coste-Gayet, dossier Inspection Coste et Gayet (1929), Travaux préparatoires, « Dépenses en matériel et main-d'œuvre entre 1925 et 1928 ».

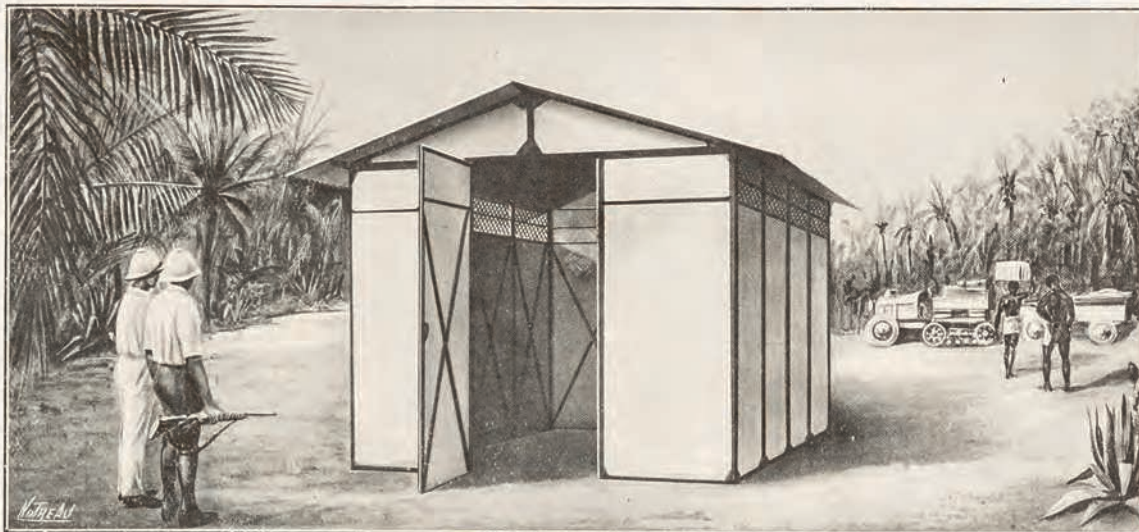
9. Anom/APC 71/CCV 24: Compagnie coloniale de Vati, factures et contrats, s. d. (probablement années 1920).

ATELIERS DE LA CHAINETTE

PARTHENAY (Deux-Sèvres)

R. C. 3122
TÉLÉPHONE 114

M. BERNARD
INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR (A-M)

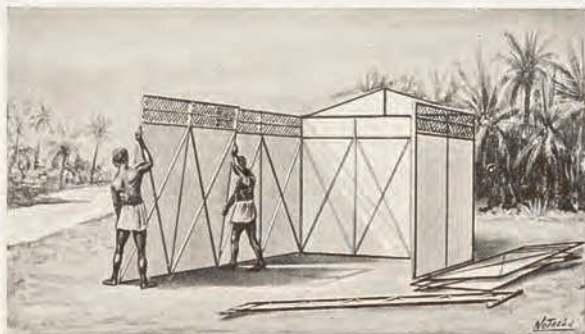


LA CASE MÉTALLIQUE

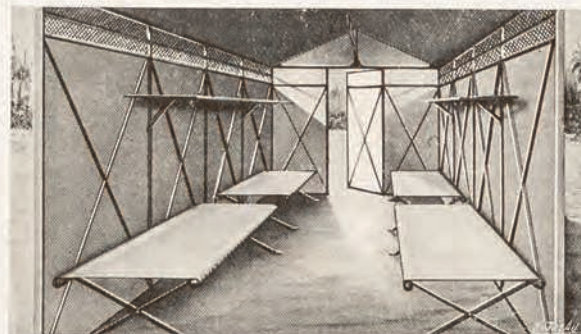
est l'innovation la plus intéressante au point de vue colonial

Le morceau le plus lourd pèse 34 kil.
La case montée qui fait 3^m x 4^m x 2^m 85.
n'occupe démontée que : 1^m³ 350.

POIDS TOTAL 700 kil.
Couverture comprise



Le montage se fait en quelques heures sans aucun matériel.



L'intérieur peut être disposé pour le couchage, pour petits magasins, etc.

Une judicieuse circulation d'air assure, à l'intérieur de la Case, une température modérée, qui est une des conditions absolues de bien être

La case ordinaire série mesure 4^m de longueur, mais peut être exécutée en 3^m, 5^m, etc...

P. DESCLAUD & C^o INGÉNIEURS

Agents commerciaux exclusifs

TÉLÉPHONE 29-19

57, Rue du Commandant Arnould. BORDEAUX

TOUTE CORRESPONDANCE DOIT ÊTRE ADRESSÉE A L'AGENCE COMMERCIALE.

NOTREAU, QUAY-IMP. 14 RUE PROSSARD - PARIS

Fig. 3

«Un hangar dans une caisse», publicité diffusée aux Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) pour les hangars métalliques des Ateliers de la Chainette, Parthenay, vers 1920-1930, ANOM APC 71 (CCV)24.



Fig. 4
Publicité pour la case en métal, les Ateliers de la Chaînette, vers 1920-1930, ANOM APC 71 (CCV)24.

– les travaux commencés, la structure pouvait s’abîmer entre chaque livraison, et l’argent investi être perdu. On peut ainsi lire dans un rapport d’inspection de l’administration coloniale de 1928 que « ce système [est] plus avantageux que la construction complète sur place ; en raison de l’absence de personnel de métier au service des Travaux Publics et du manque d’entrepreneurs à Port-Vila et plus encore dans les îles, la construction complète sur place est en effet difficile et chère¹⁰ ».

Si les constructions intégraient bien quelques éléments végétaux locaux, par exemple pour les toitures, les matériaux et les formes importés de cette architecture visaient notamment la construction d’espaces coloniaux protégés des environnements locaux, des « maisons loin de la maison¹¹ », et organisaient à ce titre les hiérarchies sociales et spatiales (Rodman 2001). À partir de la fin du XIX^e siècle, l’architecture des bâtiments participait d’abord de l’affirmation des puissances coloniales¹². Dans la capitale, Port-Vila,

la plupart étaient construits dans les hauteurs afin d’être visibles depuis la mer. L’enjeu politique de ces constructions apparaît dès 1904. Le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie (commissaire général de la République dans l’Océan Pacifique), après sa visite aux Nouvelles-Hébrides, écrit ainsi au ministre des colonies à propos du futur bâtiment de la résidence de France :

L’installation future de notre représentant dans l’archipel produira, quoique modeste, j’en ai la conviction, le plus heureux effet ; elle montrera à tous que la France a pris au sérieux ses droits et ses devoirs aux Nouvelles-Hébrides. Notre influence sur les indigènes en sera fortifiée [...]»¹³.

Les formes architecturales, comme les matériaux employés, correspondaient aux statuts occupés dans la hiérarchie coloniale. À Port-Vila, le commissaire-résident français possédait la maison la plus surélevée,

10. Anom/RNH 187: Rapport Coste-Gayet, op. cit.

11. Selon le titre de l’ouvrage de Margaret Rodman cité ici, *Houses Far from Home* (2001).

12. Les cas d’études traités ici concernent essentiellement la résidence française aux Nouvelles-Hébrides. Pour des remarques similaires relatives aux constructions des bâtiments officiels britanniques, voir Rodman (2001).

13. Anom/FM/SG/NHB 5: Lettre du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie au ministre des Colonies, 5 octobre 1904.

14. Vents qui soufflent, dans l'hémisphère Sud, du sud-est vers le nord-ouest.

reposant sur des fondations et des pilotis en béton (Fig. 5). L'entrée monumentale par un perron avec un escalier double en béton débouchait sur une porte centrale et une galerie couverte faisant le tour du premier niveau. Celle-ci était équipée de persiennes permettant de filtrer la lumière du soleil et de laisser circuler l'air, pour ventiler l'intérieur. La structure du bâtiment en bois peint supportait un toit de tôle galvanisée équipé de gouttières. La maison était entourée d'un jardin fleuri, arboré et entretenu. Imposante par sa taille et par la valeur des matériaux, celle-ci reflétait le prestige et la permanence de la colonie – dont l'affirmation dans la durée était d'autant plus importante ici, aux marges de l'Empire français. Les autres fonctionnaires coloniaux se voyaient attribuer des habitations plus petites, moins coûteuses, moins surélevées, avec des perrons simples et des vérandas plus modestes. Ces maisons construites et gérées par le gouvernement colonial apparaissent dans les archives comme des enjeux de reconnaissance interne et faisaient l'objet de convoitises et de conflits entre les employés.

Elles répondaient, tout comme celles des colons habitant sur d'autres îles, aux codes architecturaux partagés par les ressortissants « blancs » de l'archipel, inspirés de conceptions environnementales déterministes néo-hippocratiques, qui attribuaient au climat tropical, humide et chaud la production de miasmes responsables des maladies et de la mortalité européenne (Chang 2016). C'est pourquoi, au début des années 1900, deux contraintes furent retenues dans le choix des terrains de construction pour les colons : l'altitude et l'exposition aux alizés¹⁴, afin que les bâtiments soient constamment ventilés.

Dès cette période, l'environnement peut donc être compris comme une composante des constructions, du côté ni-vanuatou comme de celui des colons. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, tous tentaient de construire des « lieux », c'est-à-dire des espaces habités dont la matérialité était essentielle mais distincte : les ni-Vanuatou usaient de matériaux locaux issus d'un environnement animé et changeant, où les éléments destructeurs sont compris comme partie intégrante de la continuité entre actions humaines et non humaines, tandis que les colons valorisaient les matériaux importés et tentaient de mettre à distance un certain nombre d'éléments de cet environnement subtropical jugés délétères. Malgré les différences, il s'agissait dans les deux cas d'actions constructives permettant d'organiser le monde social et spatial en produisant des hiérarchies entre les personnes et les lieux. Ces divergences entre colons et ni-Vanuatou demandent pourtant à être nuancées. Ainsi, dans la région des îles Banks, au nord de l'archipel, au moment de l'installation des missionnaires anglicans, la production des infrastructures bâties témoigne de croisements entre ces mondes et de l'efficacité politique de certains matériaux, tels que le béton, qui les favorisent. Ce premier cas d'étude constitue aussi un exemple des transformations des relations à l'environnement habité du début de la période coloniale.

CONSTRUIRE LE MONDE DE DIEU DANS UN ENVIRONNEMENT HIÉRARCHISÉ : LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION ET L'EXPÉRIENCE MISSIONNAIRE

Les missionnaires anglicans de la Melanesian Mission s'installèrent à partir de 1856 dans les îles Banks. L'environnement insulaire étant jugé trop insalubre pour que des missionnaires blancs y résident durablement, ils organisèrent des voyages annuels dans la région pour rassembler des jeunes ni-Vanuatou et les emmener en Nouvelle-Zélande, puis sur l'île de Norfolk afin de les éduquer dans la foi chrétienne (Hilliard 1978).

À l'époque de l'arrivée de la mission anglicane et jusque dans les premières décennies du XX^e siècle, l'architecture ni-vanuatou matérialisait ouvertement les hiérarchies locales. Le pouvoir sur les îles était structuré par des systèmes statutaires masculins et féminins connus sous le nom de « sociétés de grades ». Ces « grades » étaient associés à des titres spécifiques, des connaissances, mais aussi des droits d'utilisation de certains matériaux et des savoir-faire techniques. Les haut gradés se distinguaient ainsi par des capacités techniques, telles que la production d'objets de bois ou de pierre sculptés, de masques, de vanneries, ou encore, pour les hommes, par leur maîtrise des techniques de construction. Plus largement, les « grades » reliaient les hommes et les femmes aux diverses entités spirituelles et aux ancêtres habitant le territoire (Codrington 1891 ; Durrad 1920 ; Vienne 1984 ; Kolshus 1999 ; Lanouguère-Bruneau 2002).

Les pouvoirs de ces « grades », et de leurs acteurs humains et non humains, s'attachaient à des lieux spécifiques qui s'en trouvaient imprégnés. L'architecture faisait état de ces hiérarchies politiques compétitives dans le paysage. Les maisons des hommes étaient de grandes constructions matérialisant publiquement les titres des haut gradés et le pouvoir des hommes qui dormaient et mangeaient à l'intérieur. Celles des femmes haut gradées portaient également les marques du statut de leurs propriétaires, grâce à des motifs sculptés et/ou peints sur leur façade (Rivers 1914). Les deux types de bâtiments se transformaient au gré des évolutions des personnes dans la hiérarchie des grades, certains s'y élevant tandis que d'autres voyaient leurs statuts diminuer, parfois brutalement. Les matériaux de construction végétaux facilitaient la tâche : certaines parties des maisons des hommes pouvaient être laissées à l'abandon lorsqu'il n'y avait plus aucun homme de grade approprié pour les habiter. Les maisons d'habitation féminines pouvaient également être abandonnées ou désassemblées, et les matériaux réutilisés pour en reconstruire d'autres, à proximité de « maisons des hommes » plus importantes, en suivant ainsi les polarités changeantes du pouvoir sur le territoire. Ce paysage bâti très mobile était de surcroît régulièrement transformé par les événements destructeurs évoqués précédemment.

Bien qu'il ait existé un large éventail de variations architecturales, les plateformes en pierre caractérisaient les maisons des hommes et certaines habitations des femmes haut gradées (Codrington 1891 ; Rivers 1914 ;



Fig. 5
Maison du commissaire-résident français à Port-Vila, 1904. ANOM, FM/SG/NHB 5. A1(39).



Fig.6
Monuments de pierre devant la maison d'un haut gradé, île de Gaua,
dessin de Robert Henry Codrington in *The Melanesians: Studies in Their Anthropology and Folklore*. Oxford, Clarendon Press, 1891.

Speiser 1996 [1923]). Les éléments de pierre représentaient aussi d'importantes marques de statut inscrites dans le paysage (Fig. 6). Le missionnaire John Palmer mentionne ainsi dans son journal, alors qu'il se trouve sur l'île de Mota, qu'une « cérémonie secrète » a lieu dans un village voisin :

Ils construisaient une sorte de plateforme de pierre devant le ogamal [la maison des hommes] en l'honneur d'un homme [...]. Ces pierres sont élevées comme une sorte de monument et servent à garder la mémoire de la fête et de l'homme qui l'a organisée.

(Palmer 1866 : 3)

De même, des dalles de pierre pouvaient être placées sur les tombes des personnes défuntées de haut rang. De manière générale, les corps n'étaient pas enterrés dans un lieu prévu à cet effet, mais dans des espaces définis selon leur statut. Le missionnaire Robert H. Codrington note :

L'enterrement a lieu [...] selon l'estime dans laquelle on tient le défunt. [...] Le lieu d'enterrement est dans la brousse, non loin du village ; mais un grand homme, ou un homme dont la mort était remarquable, était enterré dans le gamal [la maison des hommes], et un fils ou un enfant favori dans la maison elle-même. [...] Certains corps n'étaient pas enterrés mais on les déposait dans la brousse à l'extérieur du village [...] où on les laissait pourrir. C'est ce qu'on appelle salo, tout comme le fait de déposer le cadavre dans une grotte peu profonde sous un rocher en saillie.

(Codrington 1891 : 267-269)

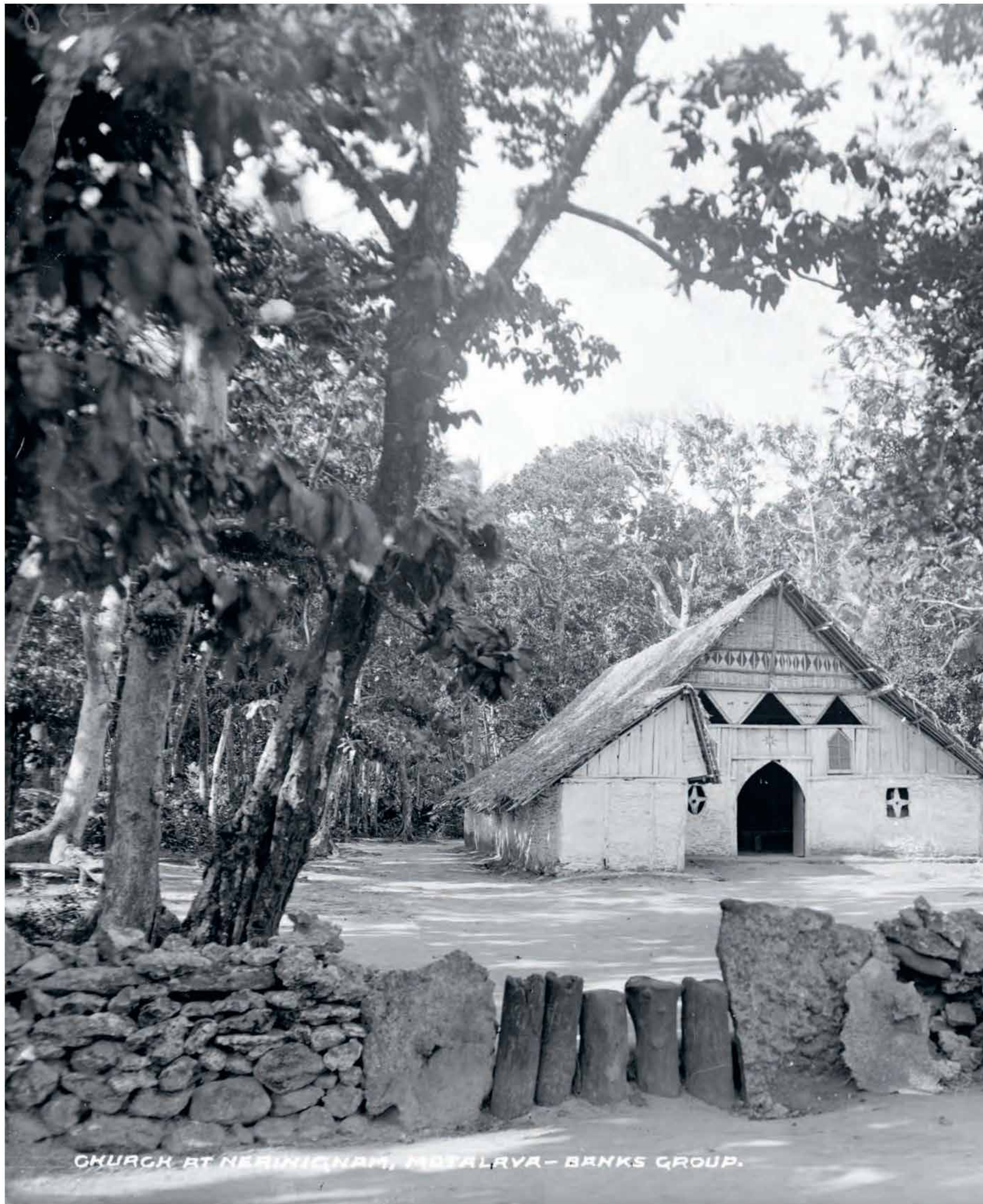
Les maisons des hommes et celles des femmes ni-vanuatou, les plateformes de pierre et les dalles funéraires, de même que les arbres, les pierres, les grottes ou les vents formaient, ensemble, un environnement humain et non humain complexe. Les îles étaient ainsi organisées en réseaux de lieux hiérarchisés, créés et gérés par les haut gradés, entre lesquels circulaient êtres vivants, esprits, idées et pratiques. Ces hommes et ces femmes contrôlaient les traces du passé sur le territoire, ainsi que leurs propres « monuments » nouvellement construits, ouvrant de nouvelles voies sociales et y exerçant une autorité à la fois spatiale et temporelle. Ils démontraient au quotidien leurs statuts par l'excellence de leur maîtrise des techniques de production matérielle associées aux lieux, et leurs capacités à transformer les matériaux concernés. Ces agencements humains et non humains, compétitifs et toujours fragiles, pouvaient rapidement vaciller et se transformer.

Pendant les premiers temps de la présence missionnaire, cette organisation sociospatiale est restée sensiblement identique. Les missionnaires européens ne passaient que quelques semaines par an dans les

îles et les systèmes statutaires des grades ont d'abord cohabité avec les pratiques chrétiennes (Codrington 1870). Certains ni-Vanuatou en ont même profité pour s'élever dans l'échelle du nouveau système d'autorité que représentait la hiérarchie ecclésiastique, et améliorer ainsi leurs statuts de gradés (Samson 2009). C'est durant les premières décennies du xx^e siècle que cette situation s'est progressivement modifiée : les missionnaires passant plus de temps dans les îles, ils s'insurgèrent contre le temps dédié aux sociétés de grades, et des décisions furent prises pour les limiter en 1904, puis 1909 (Durrad 1920). Les nouveaux convertis étaient encouragés à adopter les codes chrétiens de la famille nucléaire : maris et femmes mangeant et dormant sous le même toit. Dans les nouveaux « villages » chrétiens, les maisons furent rassemblées autour de l'église et de l'école de la mission, tandis que les défunts, désormais égaux devant Dieu, se voyaient offrir une dernière demeure dans un cimetière tout proche.

Les groupes convertis se sont attachés à exprimer la permanence du nouvel ordre en construisant des églises, preuves de la cohésion de ces nouvelles formes communautaires et manières d'ancrer la puissance de l'Évangile dans les lieux. Les constructions chrétiennes témoignaient des continuités et des ruptures avec les systèmes de « grades » : une série de photographies prises en 1906 par l'Australien John Watt Beattie, alors qu'il accompagnait une tournée missionnaire dans la région, montre ainsi des pierres utilisées comme dallages ou clôtures pour les églises et les cimetières (Fig. 7). On y voit aussi des bâtiments chrétiens couverts de motifs peints et sculptés associés aux pouvoirs spirituels vernaculaires (Durand 2016). Aux yeux des ni-Vanuatou, les deux systèmes politico-religieux sont donc équivalents et concomitants, l'architecture exprimant ici ces continuités structurelles. Cependant, une rupture relative s'opère via la production et l'utilisation de nouveaux matériaux de construction. Le cas du béton est ici emblématique, il est vu comme un matériau idéal précisément parce qu'il résout cet apparent paradoxe : c'est un matériau nouveau, qui implique des gestes techniques exogènes, mais il n'est pas coupé de la conception locale des savoir-faire techniques, associés aux statuts des personnes et à l'autorité dans le système des grades. Il demande en effet une utilisation de ressources ainsi qu'une fabrication locales. Le missionnaire Thomas Cartwright Cullwick rapporta par exemple :

Cette année, ma tournée de visites a commencé à Merelava [...]. L'intérieur de la nouvelle église n'était pas encore achevé [...]. Des messagers ont été envoyés autour de l'île afin de collecter des planches pour les sièges, chaque district devant en fournir autant qu'il pouvait en couper [...]. Pendant ce temps, tous les propriétaires de pirogues furent sollicités dans le but d'obtenir du corail et du sable. [...] Toute une flotte [...] s'est mise en route vers le seul endroit où nous espérions pouvoir nous fournir en chaux. Malheureusement,



CHURCH AT NERINICNAM, MOTALAVA - BANKS GROUP.



Fig. 7
John Watt Beattie, *Church at Nerinignam*, 1906,
Mota Lava, Banks Group. Auckland War Memorial Museum,
Tāmaki Paenga Hira, PH-NEG-6451.

15. Anom/FM/SG/NHB 5 :
«Rapport du Commissaire-
résident Noufflard au Haut-
commissaire de la République,
gouverneur de la Nouvelle-
Calédonie, 25 septembre 1908.»

*[...] le sable était très grossier, et le seul corail
que l'on pouvait se procurer était de très
mauvaise qualité.*

(Cullwick 1895 : 17, notre traduction)

Résultant d'un savoir-faire importé, le « béton » produit à Mere Lava permettait donc d'asseoir la nouvelle forme d'autorité chrétienne, et, pour les ni-Vanuatu, de se l'approprier en la comprenant selon des logiques préexistantes. En tant que produit issu de ressources locales – corail et sable –, il enracinait aussi cette autorité dans les « lieux ». Même lorsque les matières premières n'étaient pas à la hauteur des espérances des missionnaires, le « béton » fabriqué constituait ainsi une innovation technique pouvant correspondre aux logiques locales considérant la maîtrise technique comme un attribut des personnes en position d'autorité et donc comme créant des connexions spatiales, temporelles et sociales (Durand 2019).

Par ailleurs, en tant que matériau durable dans le temps, le béton matérialisait aussi la permanence de la nouvelle autorité dans le paysage. Les processus collaboratifs de construction des églises, là encore inscrits dans des logiques connues des ni-Vanuatu, ont produit des communautés composées d'individus, qui, aux yeux des insulaires, ont probablement été perçus comme rendus plus égaux par ce travail technique partagé, assurant un accès démocratisé à l'enceinte de l'église. De façon similaire, les cimetières rassemblant les défunts ni-vanuatu comme colons en un seul endroit ont pu rendre disponibles ces derniers pour l'élaboration d'une mémoire collective, et ont facilité l'émergence de communautés chrétiennes d'acteurs vivants et ancestraux.

Les infrastructures bâties se sont donc inscrites dans des agencements inédits d'acteurs humains et non humains. Des paysages plus permanents ont été créés avec, en leur centre, les églises et les cimetières. Progressivement, pour les ni-Vanuatu, les frontières sociales et les polarités du pouvoir ont été déplacées et sont venues organiser les collectifs selon de nouvelles différences : celles qui distinguaient les convertis des païens, ces derniers étant encore régis par des systèmes de statuts plus anciens et vivant dans des territoires plus incertains et hiérarchisés. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, les nouvelles constructions chrétiennes ont donc permis, par l'intermédiaire des compréhensions locales des matériaux et des savoir-faire techniques, la fabrication d'un monde commun.

La permanence de ce dernier fut cependant régulièrement ébranlée puisque les colons, comme les ni-Vanuatu, firent face aux mêmes catastrophes « naturelles », et durent inlassablement reconstruire les lieux qu'ils avaient produits.

CONSTRUIRE DANS UN ENVIRONNEMENT SOUMIS AUX CATASTROPHES NATURELLES : MATÉRIAUX ET ENJEUX LOCAUX DES RECONSTRUCTIONS COLONIALES

Outre les difficultés matérielles et de main-d'œuvre auxquelles la colonie fit face pour s'implanter durablement, la prospérité de celle-ci fut régulièrement mise à mal par des événements « naturels » d'ampleur radicale. Les dévastations engendrées occupèrent souvent les correspondances entre la métropole et les autorités condominiales, lorsque celles-ci sollicitaient le ministre des Colonies, afin de réclamer aide et assistance pour reconstruire et soutenir économiquement la colonie. Les archives consultées évoquent principalement les dommages causés par les vents, nous les traitons donc en priorité.

Une part significative du budget du condominium était dévolue à l'entretien et la réparation des bâtiments, car le climat tropical abîmait inexorablement les infrastructures et les termites rendaient rapidement les habitations vétustes. Les dépenses engagées par le commissaire-résident sont à ce titre éloquentes : si la colonie devait sans cesse se montrer rigoureuse dans la gestion de ses comptes, elle employait pourtant beaucoup d'argent à l'achat et à l'entretien de matériaux qui se révélaient peu adaptés. Dès 1908, le commissaire-résident de France aux Nouvelles-Hébrides évoquait le fait que le plancher du futur hôpital ne serait pas en bois, mais en ciment, le bois étant « d'un entretien difficile et coûteux en raison de son usure rapide provoquée par des pluies souvent très abondantes¹⁵ ». Mais le coût de ces substitutions ne permit pas de les appliquer à l'ensemble des infrastructures et aucun investissement pérenne ne semble avoir été engagé pendant toute la première moitié du XX^e siècle.

Ainsi, de manière chronique, entre 1910 et 1960, le commissaire-résident, à la suite de cyclones dévastateurs dans les différentes régions de l'archipel, dressa la liste des destructions observées sur les bâtiments de la colonie, les infrastructures (routes et ponts), et dans les plantations. Il réclamait, à chaque fois, une aide financière pour engager des travaux de réparation et de reconstruction. Au début du siècle, il adressait une liste des dégâts constatés dans les régions affectées, les descriptions se concentrant sur les plantations et les pertes agricoles, et mentionnait éventuellement les matériaux achetés pour les réparations. Les archives montrent une évolution de ces rapports au fil du temps et des catastrophes. À la fin des années 1950, ils décrivaient dans le détail toutes les destructions quantifiées et chiffrées, et étaient soumis à une inspection par le ministère. Les pertes matérielles et agricoles des sociétés commerciales, telles que la SFNH, étaient contrôlées par des huissiers avant d'être soumises à l'État. Les aides allouées constituèrent une catégorie majeure de l'action de l'État aux Nouvelles-Hébrides durant cette période.

Une lettre datée du 26 novembre 1918 mentionne que les « coups de vent » de cette année-là, « ajoutés aux dégâts considérables qui ont été occasionnés un peu partout aux plantations et aux habitations », représentent une « véritable catastrophe qui s'est abattue sur la colonisation française¹⁶ ». En dépit des multiples correspondances entre le condominium et la métropole, il a fallu attendre 1922 pour que soit perçue la subvention du ministère des Colonies couvrant les réparations et les pertes en question. Entre-temps, les dégradations avaient continué. En effet, le commissaire-résident fit état d'autres « coups de vents dévastateurs » dans le condominium. Les demandes de reconstruction et d'aide à la colonie étaient en réalité instrumentalisées par un certain nombre d'acteurs et justifiées par la nécessité d'affirmer la présence française dans l'archipel face aux Britanniques. Cet enjeu apparaît clairement dans le rapport établi en 1959, après qu'un cyclone majeur a touché l'île d'Efate : « Il serait politiquement néfaste de laisser à la mission presbytérienne et à la résidence britannique le bénéfice d'une action exclusive dans ce domaine¹⁷ ». Par ailleurs, cet événement destructeur semble avoir marqué un tournant dans la prise en compte française des risques cycloniques pour les constructions coloniales de l'archipel.

Cette année-là, la *Revue française du Pacifique sud* rapporta que « l'île de Vaté [Efate] et plus particulièrement la ville de Port-Vila ont été dévastées par un violent cyclone le 27 décembre 1959. La ville fut transformée en peu de temps en un vaste champ de décombres. Le village de Mele à 25 km de Port-Vila fut entièrement rasé, de même que le village de Pango duquel il ne subsiste pratiquement rien. Le village situé dans l'îlot Erracor a été presque complètement détruit lui aussi et submergé par les eaux. Les dégâts sont évalués à plus d'un milliard de francs métropolitains¹⁸ » (Fig. 8). Cette estimation fut établie à la suite d'une mission d'inspection menée entre le 15 et le 18 janvier 1960 à Port-Vila. Ce rapport devait permettre, pour chaque île concernée, « d'une part d'évaluer l'ampleur des dégâts provoqués par les cyclones du 28 et 29 décembre 1959 et du 1^{er} janvier 1960, et d'autre part de déterminer le montant des aides nécessaires à la population, aux entreprises françaises et aux services publics¹⁹ ». L'inspecteur qui le rédigea considéra que « le cyclone [ne faisait] que poser par anticipation le problème que [constituait] l'incroyable délabrement du patrimoine immobilier français aux Nouvelles-Hébrides ». Il conclut ainsi son rapport en précisant « [qu'] il ne saurait être question, à [son] avis, de reconstruire les bâtiments selon les mêmes plans, sous prétexte d'utiliser les fondations existantes et de réemployer les quelques parties parfois récupérables. Une telle conception serait beaucoup plus onéreuse en raison du prix du bois et de la main-d'œuvre, que l'édification des logements entièrement réalisés en dur, et de surface beaucoup plus réduite ». Il poursuit en insistant sur « la nécessité d'adopter des normes de construction plus sévères répondant aux conditions imposées par le passage périodique de dépressions cycloniques²⁰ ».

Cette réflexion semble ici émerger pour la première fois dans les rapports officiels à la suite de catastrophes dans l'archipel. Afin d'étayer ses recommandations, l'inspecteur en charge du rapport liste les normes que la colonie devrait adopter :

renforcement des fermes et montage en système triangulé indéformable; boulonnage par plaques métalliques sur des tirants ancrés dans les fondations; renforcement des pannes et fixations aux fermes par brides métalliques; renforcement des châssis et dormants de fenêtres²¹.

Il insiste et nuance en revanche ses indications en écrivant :

Il faut abandonner les constructions trop légères, l'économie réalisée étant plus apparente que réelle, puisque les bâtiments sont menacés de destruction partielle ou totale en cas de cyclone. Toutefois il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à l'emploi du béton armé qui porterait le prix des constructions de 9 000 à 12 000 FNH le m², c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire de le substituer aux pans d'agglomérés creux²².

Afin que ces investissements soient à l'avenir plus « économiques », il note qu'il est envisagé « d'avoir recours à des maisons préfabriquées australiennes » pour certaines catégories de logement. Concernant les maisons des ni-Vanuatou détruites par les vents, l'inspecteur remarque les points suivants – lesquels témoignent de la différence de considération dans les dépenses à entreprendre : « Leur reconstruction en matériaux locaux ne pose pas de problèmes particuliers. » Il précise que cette reconstruction « avec les matériaux de récupération et les ressources du pays [...] est commencée » et qu'« elle est [...] rendue difficile par la destruction des peuplements végétaux habituellement utilisés pour la construction traditionnelle ». En lieu et place des maisons construites à partir d'éléments vernaculaires, il propose donc que soient distribuées « quelques centaines de tôles [...] aux villages les plus éprouvés » et va même plus loin. Dans la mesure où « aucun indigène ne peut disposer des ressources nécessaires à la reconstruction en dur », il propose que « le condominium envisage un système de crédit à l'habitat [...], un programme [qui] ne se réalisera que progressivement et ne touchera que la partie la plus aisée de la population (employés et salariés permanents)²³ ».

Dans ce contexte colonial de luttes d'influence entre Français et Britanniques, les capacités à reconstruire montrèrent localement la maîtrise de la colonie sur cet environnement incertain et sa capacité à mobiliser une main-d'œuvre pour les réparations à effectuer. S'il ne faisait aucun doute pour les autorités françaises que des actions étaient nécessaires, celles-ci ne pouvaient se situer que dans les cadres bureaucratiques préexistants. Les dégâts devaient être quantifiés

16. Anom/FM/SG/NHB 8: Lettre du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie au résident de France, 26 novembre 1918, dossier « Affaires diverses 1918-1921 – Correspondance générale dont ouragan du 9 décembre 1918 ».

17. Anom/RNH 189: Rapport Carle, mission d'inspection de l'inspecteur de première classe de la FOM, « Évaluation des dégâts causés aux Nouvelles-Hébrides par le cyclone du 28 décembre 1959 », janvier 1960.

18. Anom/71 APC SFNH IV 95, sous-dossier « Cyclone du 28-29 décembre 1959 », *La Revue française du Pacifique sud* 24, décembre 1959: « Cyclone à Port-Vila ».

19. Anom/RNH 189, *op.cit.*

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

23. Ces catégories socioprofessionnelles sont encore assez peu représentées pour les ni-Vanuatou à la fin des années 1950. Il s'agit donc là d'une assertion projective de l'inspecteur ayant rédigé ce rapport, et qui est assez éloignée des réalités du terrain.



*Pas une maison qui ne soit quelque peu endommagée. En haut à gauche : Le petit atelier de la Mission. A droite : Un aspect d'une rue de Port-Vila.
Ci-dessous : Le bâtiment de la Météorologie n'a pas été épargné. Les deux anémomètres continuent de tourner*





Fig. 8
Les
destructions
du cyclone
de 1959,
reportage
de Claude
Mitride, Jean
Raphard
et André
Lejeune
in *Revue
française
du Pacifique
sud*,
24 décembre
1959. ANOM
APC71 SFNH
4/ 95.

Ci-dessus : La maison du juge : un amas informe de décombres. On comprend difficilement qu'aucun accident de personne ne soit à déplorer. Ci-dessous à gauche : Le Haut Commissaire de France dans le Pacifique visite l'île dévastée et contemple l'étendue du désastre. Ci-dessous à droite : Les habitants et commerçants de Port-Vila font sécher et récupèrent les objets que la fureur des éléments a épargnés



24. Anom/FM/SG/NHB 9, A1 (64): Lettre des députés Ballande et Grandmaison au ministre de l'Intérieur, non datée [1923].

25. Celle-ci rouille en quelques années en raison de l'humidité, ne laisse pas circuler l'air permettant de réguler la température intérieure des habitations, à la différence des toitures élaborées à partir de palme de sagoutier ou de canne sauvage.

26. Une telle observation est récurrente après une catastrophe (Revet 2011).

27. Pour en savoir davantage sur les politiques de gestion des risques et de prise en charge des catastrophes au Vanuatu, se référer au site Internet du NDMO: <https://ndmo.gov.vu/fr/>.

et les réparations chiffrées, voire, durant la seconde moitié du siècle, être validées par des inspections et des tiers de confiance tels que les huissiers. Les matériaux locaux entraient difficilement dans ces contraintes de quantification et de planification. Dès 1923, deux députés français ayant une bonne connaissance de l'archipel précisèrent dans une demande d'aide après un cyclone que «le Commissaire-Résident de France en surveillerait la répartition et l'emploi: car plans et devis de bâtiments en bois, nattes et feuilles sont plutôt difficiles à établir²⁴». Pendant toute cette période, et jusqu'à il y a peu, les matériaux locaux furent donc en grande partie laissés en dehors du champ des reconstructions, au profit de la tôle ondulée, pourtant plus vulnérable aux cyclones et peu adaptée au climat tropical²⁵. Pour les puissances coloniales, les cyclones apparaissent aussi comme les catalyseurs des transformations architecturales de l'archipel²⁶. Les catastrophes destructrices étaient l'occasion de reconstruire «en dur» les bâtiments officiels comme les maisons ordinaires et de planifier des programmes de logement, lesquels ont, à partir du milieu du siècle, également concerné les ni-Vanuatu.

Avant l'arrivée des missionnaires et des colons dans l'archipel, les ni-Vanuatu avaient déjà des habitations adaptées aux différents aléas dits environnementaux de la région (Coiffier 1988; Christie 2017). Dans les îles Shepherd, comme à Tongoa, des photos d'archives prises au début des années 1960 montrent des maisons de forme demi-sphérique avec des toits à deux versants descendant jusqu'au sol, destinés à limiter leur prise au vent en cas de vent violent ou de cyclone (Fig. 9 et 10). La couverture de la toiture était élaborée à partir de palmes tressées de sagoutier, de feuilles de pandanus ou avec des tiges de canne sauvage tissées et disposées en quinconce avec des palmes de cocotier – donc avec des matériaux disponibles dans l'environnement immédiat des habitants. L'épaisseur que constituaient ces tuiles végétales, tout comme celle des murs, garantissait une protection efficace contre les pluies et permettait à la structure de rester fraîche par temps chaud et de filtrer l'excès d'humidité durant la saison des pluies (Coiffier 1988: 129). Afin de limiter leur exposition au vent, ces maisons appelées localement *ekopu ni Tongoa* étaient le plus souvent construites d'ouest en est et les ouvertures (portes et parfois fenêtres) étaient faites sur le versant est de la structure. La charpente de ces habitations étant basse, les adultes pouvaient facilement s'y accrocher afin de la maintenir en cas de vent violent – un geste qui perdure. À Tongoa, encore aujourd'hui, lorsqu'un cyclone survient, les familles se réfugient ainsi dans les constructions les plus récentes, c'est-à-dire jugées comme étant les plus à même de résister de nombreuses heures durant aux vents et aux pluies diluviennes. Ce fut le cas en 2015, lorsque le cyclone Pam, de catégorie 5/5 sur l'échelle de Saffir-Simpson, frappa la région et balaya l'île de part en part (Calandra 2021). En dépit de l'extrême violence du phénomène, personne ne périt sur l'île, car tout le monde trouva refuge dans l'une de ces maisons.

Ainsi, ce qui compose les maisons (les matériaux), de même que ce qui les détruit en cas de tempête (les vents), fut appréhendé par l'État colonial comme des données chiffrables et quantifiables. Si au début du condominium ces deux éléments furent envisagés essentiellement sous un prisme économique et politique, à partir des années 1950, ils furent également appréhendés comme des objets de recherche et de connaissance par les réseaux technoscientifiques qui se développaient à cette période. Les multiples catastrophes à travers l'archipel, leur nature et leur fréquence incitèrent l'État à mettre en place de nouveaux standards, correspondant à des normes de construction «tropicales» établies par des centres de recherche spécifiques et diffusées globalement dans les colonies françaises et britanniques (Chang 2016). À l'inverse, pour les ni-Vanuatu, les vents étaient de longue date une composante de l'architecture vernaculaire.

Les temporalités des reconstructions furent également différentes. Si pour les colons la reconstruction et l'adaptation des bâtiments étaient longues, les ni-Vanuatu, eux, semblaient pouvoir reconstruire rapidement à partir des débris et des éléments de leur environnement immédiat des habitations que les colons considéraient comme des «abris» dont les dégâts n'étaient pas quantifiables, et n'ayant aucune valeur économique. C'est pour cette raison que jusqu'aux années 1950, les habitants ne reçurent aucune aide pour les reconstruire après un cyclone. Ce regard évolua à partir de cette décennie, puisque les espaces habités et les maisons ni-vanuatu commencèrent à faire l'objet d'actions de la part du condominium. Après le cyclone de 1958, les premières tôles ondulées furent distribuées dans les villages sinistrés. Depuis, lorsqu'un cyclone majeur survient dans le pays, ce matériau est toujours le principal à être délivré à moyen terme par l'aide humanitaire, et il revêt toujours une valeur économique importante pour les habitants.

CONSTRUIRE DANS UN ENVIRONNEMENT INCERTAIN : DE LA QUALITÉ POLITIQUE DES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION ET DES ÉLÉMENTS ATMOSPHÉRIQUES

Aux alentours de 1980, date de l'indépendance du pays, les contextes de construction et d'accès aux matériaux comme ceux de la prise en compte de possibles catastrophes «naturelles» ont été rapidement transformés. Les années 1960 et 1970 furent celles d'un «boom» du bâti dans les centres urbains, en lien avec le «boom» du nickel en Nouvelle-Calédonie (voisine du Vanuatu) et la transformation du pays en paradis fiscal en 1971. Avec l'augmentation des «migrations circulaires» (Bonnemaison 1974) entre les îles rurales et les centres urbains ou les mines calédoniennes, les ni-Vanuatu ont eu plus facilement accès à des matériaux tels que le béton ou la tôle. Après l'indépendance, les politiques considérant les événements destructeurs se sont progressivement structurées et ont été formalisées en 2010 par le Bureau national de gestion des catastrophes (NDMO)²⁷.

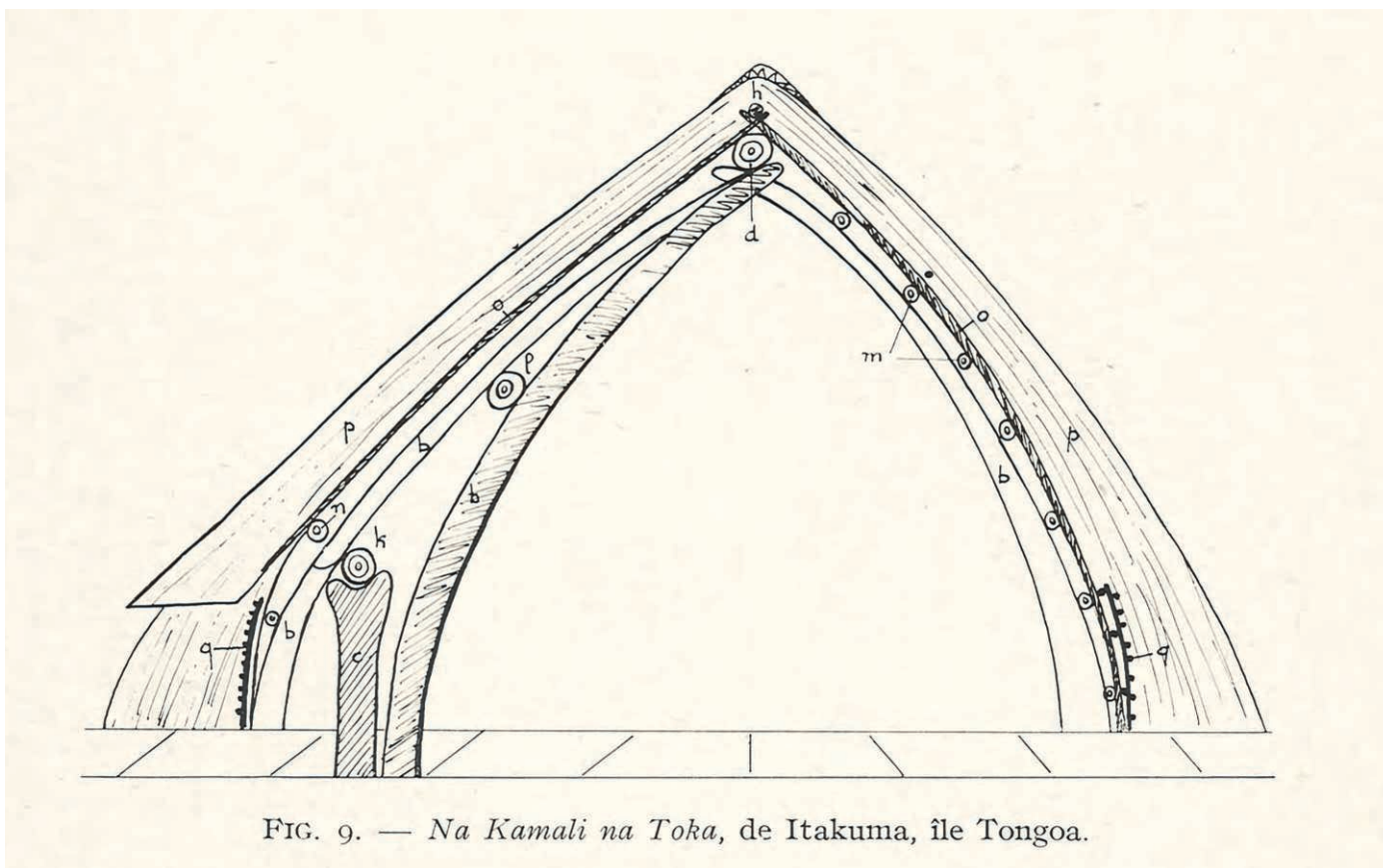


Fig. 9
Structure d'une maison de Tongoa - planche reproduite par l'administrateur Bernard Hébert,
in *Études mélanésiennes*, numéro 18-20; décembre 1963-décembre 1965, p.14.



Fig. 10
Une maison «Na suma», village d'Erata, île de Tongariki, photographie Bernard Hébert,
in *Études mélanésiennes*, numéro 18-20; décembre 1963-décembre 1965, p.12.



Fig. 11

Une maison dite «ekopu ni Tongoa» construite après le cyclone Pam, dont l'architecture évoque celle des maisons «Na suma» de l'île voisine Tongariki (fig. 10), village de Mangarisu, île de Tonga, 2018. Photographie Maëlle Calandra.

Cependant, c'est aussi l'absence de cyclone majeur durant les trois dernières décennies qui a eu des effets sur l'architecture locale. Pour reprendre l'exemple du cyclone Pam et des dégâts qu'il a occasionnés à Tonga, en dépit de leur exposition à de nombreux phénomènes destructeurs, les habitants de l'île n'ont pas connu de cyclones importants entre 1987 (Uma) et 2015 (Pam). Une accalmie qui a entraîné l'adoption de nouvelles techniques de construction. Depuis les années 1990, les habitants ont expliqué avoir progressivement fait évoluer la forme de leurs maisons vers le rectangle et ajouté des ouvertures supplémentaires à leurs murs. Auparavant, une fois refermée avec une porte en planches de bois, la maison avait une prise au vent limitée. Désormais, les maisons possèdent des fenêtres en plus de la porte d'entrée, mais sont orientées à l'est pour limiter la prise au vent. Par ailleurs, la canne sauvage qui était jusque-là majoritairement employée pour réaliser les tuiles végétales de la toiture et des murs a été, elle aussi, progressivement remplacée par des palmes de sagoutier qui permettent un ouvrage plus rapide, exigent moins de personnes pour la

fabrication, et occupent une surface de culture bien moindre. De surcroît, il est également courant que les murs et les toitures des édifices soient renforcés à l'aide de planches de bois débitées sur place à la tronçonneuse ou de matériaux importés, tels que du ciment pour fabriquer des parpaings, ou encore de la tôle ondulée, des bâches en plastique, des filets de pêche et des moustiquaires acquis à Port-Vila. Il semble que ce dynamisme dans les techniques de construction a eu pour conséquence en 2015, lors du passage du cyclone Pam, de rendre les habitations bien plus vulnérables aux rafales que précédemment.

En 2018, peu de familles avaient reconstruit leur *ekopu ni Tonga*. Pour elles, le déclin de la construction vernaculaire à dominante végétale se justifiait par le manque de bois d'œuvre et de canne sauvage disponibles sur l'île depuis le cyclone, ainsi que par un manque de motivation à la suite de la réception des dons de l'ONG venue distribuer des tôles ondulées et des sacs de ciment. Localement, la tôle ondulée constitue un signe de modernité et de «développement» (*divelopen* en bislama).

Avant le cyclone Pam, seules quelques familles privilégiées avaient les moyens de s'en offrir²⁸. Comme à Mere Lava (nord de l'archipel), pour les familles, acquérir de la tôle ondulée participe de l'acquisition de prestige en mettant l'accent « sur la réussite financière et l'intégration aux sphères économique et politique de l'État-nation » (Durand 2016 : 236). À la suite du cyclone, le fait de recevoir gratuitement ce matériel onéreux et convoité, sans délai d'acheminement depuis la capitale, n'a pas encouragé les familles à reconstruire leurs maisons selon d'autres procédés. Depuis 2018, en revanche, les habitants recommencent à construire des *ekopu ni Tongoa* entièrement élaborées à partir de matériaux collectés directement sur place : du bois pour la charpente, de la canne sauvage et des palmes de cocotier pour la toiture, et de l'écorce de bois pour faire des cordes qui unissent entre elles chaque pièce de la structure (Fig. 11). Leur souhait est de pouvoir avoir une maison dans laquelle s'abriter en cas de cyclone majeur, désormais pensée comme un « canot de sauvetage » (*laefbot* en bislama) [Calandra 2021]. Ici, c'est l'absence de catastrophes durant plusieurs décennies qui a donc été l'occasion d'expérimenter de nouvelles conceptions architecturales au prix, parfois, d'une vulnérabilité renforcée aux aléas climatiques.

Les deux cas d'étude considérés dans cet article dessinent l'inscription globale des constructions dans l'archipel du Vanuatu. Ils montrent comment les bâtiments concrets assemblent les présences des non-humains, les cyclones, les espaces dont proviennent les matériaux locaux ou importés, ainsi que les gestes et les savoirs techniques issus de modalités de connaissance et de hiérarchisation du monde qui se croisent. Ils révèlent aussi que le choix des matériaux des bâtiments, des infrastructures publiques comme des maisons ordinaires est éminemment politique.

Si les constructions ni-vanuatu intègrent les éléments environnementaux d'une manière qui leur est propre, témoignant d'une fine connaissance des diverses composantes de leur territoire (vents et réseaux sociotechniques mobilisables), elles ont néanmoins adopté très tôt des techniques nouvelles en les associant aux logiques d'efficacité sociales vernaculaires. Dans les îles Banks, un matériau tel que le béton, dont les qualités apparaissent à la fois locales et exogènes, a été utilisé par les missions chrétiennes comme une matière à transformer les espaces habités. Les gestes techniques utilisés, eux, se sont inscrits dans une logique préexistante avec pour nouvel horizon temporel et politique une permanence des architectures de l'église et des liens plus égalitaires aux nouveaux territoires chrétiens. De même, dans de nombreuses îles de l'archipel, à l'instar des Shepherd, l'architecture a longtemps construit avec les vents, mais témoigne aussi de l'adoption de techniques plus récentes qui ont fragilisé la durabilité des maisons. Ces nouvelles techniques rendent aujourd'hui plus incertaine la cohabitation avec les aléas d'un environnement envisagé toujours davantage sous des aspects économiques. Suscitant finalement de nouvelles inégalités, les reconstructions à l'issue de catastrophes

« naturelles » ont contribué à transformer les rapports aux lieux et aux territoires habités en les reformulant à l'aune des vulnérabilités.

Du côté des colons, si l'architecture et les matériaux de construction sont apparus comme le moyen de produire des lieux hiérarchisés selon des codes sociaux inégalitaires, ils révèlent aussi de manière plus ténue les transferts techniques qui s'opèrent « à bas bruit » dans ces contextes de domination. Les toitures en matériaux végétaux locaux conseillées aux colons dès la fin du XIX^e siècle pour faire face au climat tropical relèvent de cet ordre, de même que les missionnaires qui comptèrent sur les savoir-faire et habiletés locaux pour la construction de leurs églises. Ainsi en est-il également plus récemment, et dans le contexte d'un pays désormais indépendant, de la lente prise en compte des savoir-faire coutumiers dans la réponse à apporter aux catastrophes « naturelles ». En 2015, après le cyclone Pam, les services gouvernementaux du Vanuatu, des ONG internationales et des agences onusiennes ont immédiatement mis en place différents dispositifs d'aide d'urgence. Dans le cadre du déploiement de la stratégie « Shelter Cluster²⁹ », chaque île dévastée a reçu les mêmes matériaux (tôle ondulée, sacs de ciment, chevrons de bois et clous) et a été encouragée à reconstruire ses maisons selon des principes établis. Les nouveaux logis devaient être rectangulaires avec une toiture monopente n'excédant pas 3 m de haut pour limiter leur prise au vent. Si les matériaux locaux ne font toujours pas partie des grilles d'aide du gouvernement ni-vanuatu, en août 2022, lors d'une conférence du Conseil national des chefs coutumiers du pays, le Malvatumauri³⁰, ceux-ci proposèrent de favoriser les matériaux locaux après un cyclone, afin de soutenir le commerce intérieur et de contribuer à la transmission des savoirs locaux. Les îles épargnées pourraient ainsi vendre leurs palmes de sagoutier aux îles affectées. Il a aussi été reproché ce jour-là aux ONG et au gouvernement de distribuer du plastique et des bâches polluant les îles. Ces revendications s'inscrivent dans la continuité de discours « pro-coutume » soutenus par le Centre culturel du Vanuatu, lequel œuvre à promouvoir les pratiques architecturales « traditionnelles » ainsi que tout ce qui relève de la coutume en général (voir notamment Bolton 1999b ; Rousseau 2004). Elles semblent aussi contribuer, pour le pays, à une réflexion sur les matériaux et les infrastructures bâties, qui se construit désormais au niveau national.

Les analyses développées ici dessinent ainsi une généalogie du rôle des matériaux et de l'environnement dans les constructions, leur rendant ainsi une épaisseur politique, et permettant de mieux appréhender ces rôles dans les transformations spatiotemporelles coloniales et postcoloniales du pays.

28. Le prix de la tôle est proportionnel à l'éloignement physique de la capitale : plus on s'éloigne de celle-ci, plus l'accessibilité du matériau diminue tandis que son coût augmente, car il intègre les frais de transport par bateau et implique un délai de livraison important (jusqu'à plusieurs mois pour les îles situées au nord de l'archipel ou éloignées des routes commerciales).

29. L'approche par *cluster* a été mise en place par l'Organisation des nations unies dans le cadre de la réforme humanitaire de 2005. Elle a pour objectif de coordonner la réponse humanitaire après un désastre d'origine « naturelle » ou humaine. Dans ce but, elle réunit les acteurs selon leur secteur d'intervention (santé, éducation, sécurité alimentaire, abri, etc.). Chaque *cluster* est supervisé par une ou plusieurs organisations jugées expertes dans le domaine en question. Au Vanuatu, après le cyclone Pam, le « shelter cluster » a été placé sous la direction du Département des travaux publics et une ONG internationale a été mandatée à Tonga pour coordonner la reconstruction des habitations et des écoles.

30. Cette institution est reconnue par le chapitre V de la Constitution du pays, les vingt chefs qui y siègent sont élus tous les quatre ans par les représentants des différentes régions de l'archipel. Cette assemblée est chargée de conseiller le gouvernement sur l'ensemble des questions relatives à la coutume (Wittersheim 2003 : 279-280 ; Forsyth 2009 : 162-164).

Maëlle Calandra, CR IRD, Unité de recherche « Migrations et société » (Urmis)
Université Paris-Cité, IRD, Université Côte d'Azur, CNRS.
maelle.calandra@gmail.com

Marie Durand, MCF UNISTRA, Laboratoire interdisciplinaire
en études culturelles (LinCS), Université de Strasbourg, CNRS.
mariedurand@unistra.fr

Bibliographie

Akrich, Madeleine

1991 « L'analyse socio-technique », in Dominique Vinck (dir.), *La Gestion de la recherche*. Bruxelles, De Boeck : 339-353.

Archambault, Julie

2018 « "One Beer, One Block": Concrete Aspiration and the Stuff of Transformation in a Mozambican Suburb », *JRAI* 24 : 692-708.

Bolton, Lissant

1999a « Women, Place and Practice in Vanuatu: A View from Ambae », *Oceania* 70 : 43-55.

1999b « Radio and the Redefinition of "Kastom" in Vanuatu », *The Contemporary Pacific* 11 (2) : 335-360.

2011 « Describing Knowledge and Practice in Vanuatu », in Edvard Hviding et Knut Rio (dir.), *Made in Oceania: Social Movements, Cultural Heritage and the State in the Pacific*. Wantage, Sean Kingston Publishings : 301-319.

Bonnemaison, Joël

1974 « Changements dans la vie rurale et mutations migratoires aux Nouvelles-Hébrides », *Cahiers de l'ORSTOM* 11 : 259-286.

Bündnis Entwicklung Hilft

2021 *World Risk Report 2021. Focus: Social Protection*. Berlin, Bündnis Entwicklung Hilft.

Calandra, Maëlle

2020 « Disasta : Rethinking the Notion of Disaster in the Wake of Cyclone Pam », *Anthropological Forum* 30 : 42-54.

2021 « Humanitarian Aid and Local Responses: The Aftermath of the Rebuilding Effort on Tongoa Island (Vanuatu) », *Disasters* 47 (1) : 3-22.

Chang, Jiat-Hwee

2016 *A Genealogy of Tropical Architecture: Colonial Networks, Nature and Technoscience*. Londres/New York, Routledge.

Choplin, Armelle

2020 *Matière grise de l'urbain: la vie du ciment en Afrique*. Genève, Métis Presses.

Christie, Wendy

2017 *Safeguarding Indigenous Architecture in Vanuatu*. Paris, Unesco.

Codrington, Robert Henry

1870 *Journal*, Londres, SOAS Archives, MM/section 2/box 9. 2/9.

1891 *The Melanesians: Studies in their Anthropology and Folklore*. Oxford, Clarendon Press.

Coiffier, Christian

1988 *Traditional Architecture in Vanuatu*. Suva, Institute of Pacific Studies/University of the South Pacific.

Cullwick, Thomas Cartwright

1895 *Occasional Paper of the Melanesian Mission*. Ludlow, C.A. Partridge.

Desrosières, Alain

1993 *La Politique des grands nombres: histoire de la raison statistique*. Paris, La Découverte.

Durand, Marie

2016 « Du nakamal à la maison-cuisine : chronique socio-architecturale de Mere Lava (Vanuatu) », *Journal de la Société des océanistes* 142-143 : 223-239.

2019 « Les lieux de l'innovation : gestes techniques et intégration des valeurs sociales dans les îles Banks au Vanuatu », in Frédéric Keck (dir.), *Valeurs et matérialités*. Paris, Presses de l'ENS : 15-28.

Durrad, Walter John

1920 *The Attitude of the Church to the Suqe*. Norfolk Island, Melanesian Mission.

Forsyth, Miranda

2009 *A Bird that Flies with Two Wings: Kastom and State Justice Systems in Vanuatu*. Canberra, National Library of Australia.

Foucault, Michel

1977 « Nietzsche, Genealogy, History », in *Language, Counter-Memory, Practice: Selected Essays and Interviews by Michel Foucault*, éd. et trad. du français par Donald Bouchard. Ithaca, Cornell University Press.

François, Alexandre, Lacrampe, Sébastien, Franjehnn, Michael et Schnell, Stefan

2015 *The Languages of Vanuatu: Unity and Diversity*. Canberra, Asia-Pacific Linguistics.

Harvey, Penelope et Knox, Hannah

2015 *Roads: An anthropology of Infrastructure and Expertise*. Ithaca, Cornell University Press.

Hess, Sabine

2009 *Person and Place: Ideas, Ideals and the Practice of Sociality on Vanua Lava, Vanuatu*. New York, Oxford, Berghahn Books.

Hilliard, David

1978 *God's Gentlemen: A History of the Melanesian Mission 1849-1942*. St Lucia, University of Queensland Press.

Ginzburg, Carlo

1989 *Mythes, emblèmes et traces: morphologie et histoire*. Paris, Flammarion.

Ingold, Tim

2013 *Making: Anthropology, Archaeology, Art and Architecture*. Londres, Routledge.

Jolly, Margaret

1993 *Women of the Place: Kastom, Colonialism and Gender in Vanuatu*. Chur, Harwood Academic Publishers.

Kolshus, Thorgeir

1999 « Purism, Syncretism, Symbiosis: Cohabiting Traditions on Mota, Banks Islands, Vanuatu ». Thèse de doctorat en anthropologie, Oslo, University of Oslo.

Lanouguère-Bruneau, Virginie

2002 « Le corps de l'igname et le sang de la noix de coco : le système social ancien de Vanua Lava, îles Banks, Vanuatu ». Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, EHESS.

Miller, Graham

1985 *Live: A History of Church Planting in the New Hebrides, to 1880*. Sydney, The Christian Education Committee.

Palmer, John

1866 *Journal* [en ligne], disponible sur : <http://anglicanhistory.org/oceania/palmer/journal1866.html> (consulté le 30/08/2022).

Revet, Sandrine

2011 « Penser et affronter les désastres : un panorama des recherches en sciences sociales et des politiques internationales », *Critique internationale* 52 : 157-173.

Riou, Virginie

2010 « Trajectoires pseudo-coloniales : les Français du condominium franco-anglais des ex-Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) de la fin du XIX^e siècle à l'entre-deux-guerres ». Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, EHESS.

Rivers, William Halse

1914 *The History of Melanesian Society*. Cambridge, Cambridge University Press.

Rodman, Margaret

1985 « Moving Houses : Residential Mobility and the Mobility of Residences in Longana, Vanuatu », *American Anthropologist* 87 : 56-72.

2001 *Houses Far From Home British Colonial Space in the New Hebrides*. Honolulu, University of Hawai'i Press.

Rousseau, Benedicta

2004 « The Achievement of Simultaneity: Kastom in Contemporary Vanuatu ». Thèse de doctorat en anthropologie sociale, Cambridge, University of Cambridge.

Samson, Jane

2009 « Christianity, Masculinity and Authority in the Life of George Sarawia », *Journal of the Canadian Historical Association* 20 : 60-84.

Speiser, Felix

1996 [1923] *Ethnology of Vanuatu: An Early Twentieth Century Study*. Honolulu, University of Hawai'i Press.

Taylor, John

2008 *The Other Side: Ways of Being and Place in Vanuatu*. Honolulu, Center for Pacific Studies/University of Hawai'i Press.

Union coloniale française

1897 *Guide de l'émigrant aux Nouvelles-Hébrides*. Paris, Union coloniale française.

Van Trease, Howard

1987 *The Politics of Land in Vanuatu from Colony to Independence*. Suva, Institute of Pacific Studies of the University of the South Pacific.

Vanuatu National Statistics Office (VNSO)

2021 *Vanuatu Population 2020: Population and Housing Census Preliminary Results*, Port-Vila, Ministry of Finance and Economic Management [en ligne], disponible sur : <https://vnso.gov.vu/index.php/en/2020-census/national> (consulté le 30/08/2022).

Vienne, Bernard

1984 *Gens de Motlav : idéologie et pratique sociale en Mélanésie*. Paris, Société des océanistes.

Wittersheim, Eric

2003 « Le retour du politique : anthropologie et situations (post)coloniales, Nouvelle-Calédonie et Vanuatu ». Thèse de doctorat en sciences sociales, EHESS.

Ci-contre et ouverture

Maison du commissaire-résident français à Port-Vila, 1904. ANOM, FM/SG/NHB 5. A1(39), (détail).



Calandra Maëlle, Durand M. (2023).

Construire dans un environnement incertain : la qualité politique des matériaux de construction en contexte colonial et postcolonial au Vanuatu.

Gradhiva, 35, p. 66-89.

ISSN 0764-8928.